

Dictée du 18 mars 2019.

Souvenirs d'enfance de François Mauriac : une enfance provinciale

A la mémoire de mes amis bordelais : Edouard Adet, André Lafon, Jean de la Ville de Mirmont, Jacques Rivière.

Cette ville où nous naquîmes, où nous fûmes un enfant, un adolescent, c'est la seule qu'il faudrait nous défendre de juger : elle se confond avec nous, elle est nous-mêm(es) ; nous la portons en nous. L'histoire de Bordeaux est l'histoire de mon corps et de mon âme.

Un étranger attend que je décrive le Grand Théâtre de Louis, la Bourse de Gabriel ; mais ma petite enfance souffre dans la sombre rue du Mirail, du côté de la Grosse Cloche ; et j'en poursuis le fantôme pitoyable dans la brume de ces quartiers morts. J'y erre aujourd'hui parmi des décombres connus de moi seul. Les maisons, les rues de Bordeaux, ce sont les événements de ma vie. Quand le train retentit sur le pont de la Garonne et qu'au crépuscule j'aperçois tout entier l'immense corps qui s'étire et qui épouse la courbe du fleuve, j'y cherche la place, marquée par un clocher, par une église, d'un bonheur, d'une peine, d'un péché, d'un songe. Bordeaux, c'est mon enfance et mon adolescence détachées de moi, pétrifiées. Voici l'endroit de ma candeur première, voici le lieu où je fus pur : le vaisseau de la cathédrale se lève au-dessus des toits dont l'un abrita ma vie commençante. Jusqu'à ma vingtième année mon destin tenait dans cette ville et dans sa campagne ; il en a épousé strictement les contours. Une muraille de Chine séparait pour moi la Guyenne du reste de l'univers. Mes frères et moi ne voyagions guère plus que n'avaient fait nos grands-parents, du temps des diligences ; le chemin de fer n'allait pas pour nous au-delà des propriétés où mon père, jeune homme, se rendait sans peine à cheval « en poste douce ». M'en plaindrai(s)-je ? Un grenier suffit à Rimbaud enfant pour connaître le monde et illustrer la comédie humaine ; il m'a suffi de cette ville triste et belle, de son fleuve limoneux, des vignes qui la couronnent, des pignadas, des sables qui l'enserrent et la font brûlante, pour tout connaître de ce qui devait m'être révélé. Où que j'aille désormais, au-delà des océans et des déserts, mon miel aura toujours le goût de la bruyère chaude, en août, quand l'appel du tocsin et l'odeur de la résine brûlée interrompaient mes devoirs de vacances. Quelque douleur qui m'attende encore, je sais que je l'ai par avance connue dans la clarté mortelle des jours où je devins un homme, sur cette terrasse, à quarante kilomètres de Bordeaux, près d'un calvaire. Plusieurs, qui admirent ou haïssent notre étoile, flattent en nous un beau destin commençant ; mais nous savons, au plus secret de notre âme, que tout est déjà fini : notre enfance à Bordeaux fut une préfiguration.

Une muraille de Chine... Mais de ce petit pays qu'elle délimitait, je me souviens comme d'un monde aux nombreux climats différents, chacun ayant son ciel, ses fleurs, ses bêtes, son atmosphère. L'Aquitaine était bien plus vaste à mes yeux que ne l'est la terre entière pour le héros qui, le matin, déjeune à Paris, et qui, le soir, descend de son avion sur un champ de Moscou. Sa machine rétrécit misérablement la planète, tandis que mon cœur créait, dans son étroit domaine, toute une voie lactée d'univers.

De la ville seule, je ne saurais dénombrer tous les visages. Le quartier de la Grosse Cloche avec la rue du Mirail ressuscite une figure chétive d'enfant que les maîtres n'aimaient pas (l'enfant a autant besoin que l'homme d'être beau pour être aimé). Terreur des leçons pas sues, des devoirs pas finis, angoisse d'être interrogé, d'être appelé au tableau, de recevoir en pleine figure la balle au jeu de la balle au chasseur ; supplice qu'à l'âge d'homme on ne supporterait plus, des pieds brûlés par les engelures dans de gros souliers humides ; enfin délivrance à six heures et demie ; aujourd'hui encore, quand six heures et demie sonnent, il m'arrive de saluer cette venue du soir qui dénouait autrefois mes bandelettes et soulevait la pierre de mon tombeau ; je remontais la rue du Mirail sous la pluie ou sous les étoiles, le cours Victor-Hugo ; un peu avant d'atteindre la Tour Pey-Berland et la cathédrale, je me haussais jusqu'à la sonnette d'une

maison : celle de ma grand'mère, et où ma mère veuve s'était retirée. Dans l'escalier, une odeur de gaz et de linoléum me plaisait mieux qu'aucun parfum ; de marche en marche, je me rapprochais de mon bonheur, de mon amour, de ma mère ; du livre interrompu, du long repas sous la lampe; de la prière récitée en commun; du sommeil. Cette odeur de gaz et de linoléum évoque aussi pour moi les départs vers des pays aussi exotiques, aussi singuliers à mes yeux d'enfant, que l'Inde ou que la Chine : Gradignan, où ma grand'mère pendant la saison chaude résidait, n'est pourtant qu'à sept kilomètres de la ville.

Nous nous entassions dans un landau; on plaçait le seau de la bombe glacée à côté du cocher. Nous franchissions les boulevards à la Croix de Saint-Genès ; nous suivions cette route d'Espagne que suivirent à travers l'histoire les pèlerins de Compostelle. C'était en juillet; à l'époque des compositions générales, des examens de fin d'année ; à travers ces suprêmes obstacles, les grandes vacances déjà nous brûlaient de leur soleil. La ville se défaisait, se muait en campagne ; l'entrée de la propriété par les communs sentait les figuiers épanouis contre les murs chauds. On criait au cocher de faire attention aux enfants. Les cris des cousines nous accueillait, leurs rires. De cette journée, chaque minute était si précieuse que nous perdions moins de temps que d'habitude à organiser les jeux. Nos cœurs battaient dans les greniers à foin autour desquels nous entendions les pas de ceux qui nous cherchaient. La collation de fruits et de confiture embaumait la fraîcheur dangereuse du fruitier. La table était mise dehors, mais il fallait attendre que la chaleur fût tombée. La lampe perpétuelle de la chapelle, lorsque nous passions en courant, nous rappelait la présence de Dieu. Ma grand'mère avait Dieu à sa portée dans un ancien pigeonnier trop étroit pour contenir tous les parfums des fleurs qui mouraient devant le tabernacle. Une religieuse au service de ma grand'mère, m'apparaissait comme une sorte d'intermédiaire officieux entre cette sainte femme et l'Être infini.

- Nous-même → si on considère « nous » comme nous de majesté ou de modestie
- Nous-mêmes si on considère « nous », pronom pluriel

On ne sait rien des intentions de Mauriac : les deux options sont admises, de même que

- « m'en plaindrai-je » : futur, mode indicatif
- « m'en plaindrais-je » : mode conditionnel, temps présent = est-ce que je pourrais m'en plaindre, une supposition, une hypothèse

ORTHOGRAPHE :

➤ Les noms en ---au :

Ils font leur pluriel en ...aux : des noyaux, des bijoux...

SAUF : des landaus et des sarraus

➤ « décombres » : les noms masculins toujours au pluriel.

Au masculin :

A : des abats, des acariens, des agissements, des agrès, aux aguets, des alentours (**mais sans s** : l'adverbe **alentour**), des appas *, des appointements, des arcanes, des atours, des auspices, des arrérages,

B : des beaux-arts, des brisants, des bestiaux,

C : aux confins,

D : des déboires, des décombres, les dépens,

E : des effluves, des environs, des errements, des ébats, des entrelacs,

F : des fastes, des fonts (baptismaux), des frais,

G : des gravats,

H : des honoraires,

I : des impedimenta, (sans accent et sans s)

L : des lazzi (sans s), des limbes,

M : des mânes, ses Mémoires, des missi dominici (sans s),

P : des pénates, des picaillons, des pourparlers, des préparatifs,

R : des rets,

S : des salamalecs, des scellés, des sévices,

T : des thermes,

U : des us,

V : des vivres,

☛ Remarque : appas / appâts :

Le dictionnaire Le Grand Robert de la langue française, définit le nom masculin pluriel **appas**, en qualifiant le mot de vieilli, de la façon suivante : «Les charmes d'une femme qui excitent le désir masculin.»

Sens + moderne : « Charmes physiques d'une femme. Ex. : Vos appas ne le laissent pas indifférent »

Toujours selon le Grand Robert **appâts** signifie : « Pâtture qui sert à attirer des animaux pour les prendre. Ex. : Fixer un appât à l'hameçon. »

(je crois avoir donné déjà une liste de **noms féminins** toujours au pluriel)

➤ « Les pignadas » : la pignada, nom féminin : forêt de pins,

Exemple : La forêt des Landes est une pignada.

L'auteur : François Mauriac (1885-1970)

1885 : 11 octobre. François Mauriac naît à Bordeaux, rue du Pas Saint-Georges. Il est le cinquième et dernier enfant de Jean-Paul Mauriac (d'une famille de vigneron du Langonnais et de propriétaires de pins dans les Landes) et de Claire Mauriac (née Coiffard - de la bourgeoisie bordelaise, une famille de commerçants). Il est frère de Germaine (1878-1972) future épouse du docteur Fieux, Raymond (1880-1960) futur avoué et romancier sous le pseudonyme de R. Housilane, Pierre (1883-1963) futur médecin, doyen de la faculté de Bordeaux et de Jean (1884-1946) qui sera prêtre et aumônier des lycées.

1887 : 11 juin. Le père de François Mauriac meurt après une brève agonie. L'absence du père scellera à jamais l'enfance et le destin tout entier de François Mauriac, livré à l'éducation maternelle faite de tendresse anxieuse et de rigoureuse piété.

Toute sa vie, Mauriac se demandera quel eût été son destin, moral et spirituel, si son père avait vécu. Le frère de Jean-Paul Mauriac, Louis, devient le tuteur des enfants (il sera « l'oncle Xavier » du *Mystère Frontenac*).

La jeune veuve et ses cinq enfants s'installent rue Duffour Dubergier, dans un appartement appartenant à la grand-mère maternelle : Irma Coiffard.

François Mauriac fait à partir de 1892, ses études primaires puis secondaires chez les Marianistes de l'institution Sainte-Marie Grand-Lebrun à Caudéran, où il fera la rencontre d'un ami d'une vie, André Lacaze.

Outre les divers logements que la famille occupe à Bordeaux, son adolescence est marquée par plusieurs lieux girondins qui tous, marqueront profondément son œuvre : Gradignan où sa grand-mère Irma possède le « Château-Lange », les Landes de Gascogne autour de Langon, Verdélais et surtout l'été à Saint-Symphorien, tous ces bourgs dominés par la bourgeoisie viticole ou ayant fait fortune dans l'exploitation forestière, aux climats lourds de secrets étouffés qu'il peindra dans la plupart de ses romans.

1902, la mort de sa grand-mère Irma est un profond choc pour l'adolescent qu'il est, constatant la profonde hypocrisie de sa famille religieuse et bourgeoise qui se partage déjà l'héritage à côté de l'agonisante.

François Mauriac rate la seconde partie du baccalauréat de philosophie et doit redoubler, préférant refaire une année au lycée public de Bordeaux. Dans cet établissement, il a notamment pour professeur Marcel Drouin, beau-frère d'André Gide, qui lui fait découvrir les textes de Paul Claudel, Francis Jammes, Henri de Régnier, Arthur Rimbaud, Charles Baudelaire, Colette et Gide (notamment *L'Immoraliste* et *Les Nourritures terrestres* qui le marqueront), tous proscrits dans sa famille et chez les pères, finissant ainsi de constituer son corpus littéraire personnel. Il découvre également à cette époque les textes et idées de Maurice Barrès qui marqueront sa jeunesse.

Après son baccalauréat obtenu en juillet **1904**, il étudie la littérature à la faculté de Bordeaux, sous la direction de Fortunat Strowski. Il a alors pour condisciple Jean de La Ville de Mirmont et se lie d'amitié avec André Lafon.

À cette époque, il habite toujours avec l'ensemble de sa famille, dans divers appartements et immeubles de Bordeaux.

Sa famille l'envoie avec une rente annuelle de 10 000 francs à Paris, où il s'installe le 16 septembre 1907 — tout d'abord dans une pension étudiante de frères maristes où il réside un an avant d'être exclu, puis quelques mois dans l'hôtel l'Espérance voisin, et enfin seul en 1909 — pour préparer l'École des chartes qu'il intègre mais abandonne presque aussitôt pour se consacrer entièrement à l'écriture en publiant des poèmes, à son compte, dans la Revue du temps présent.

1910 et 1920

Son premier volume de poèmes, **Les Mains jointes**, est publié en 1909. Bien que retenant l'attention des milieux littéraires et notamment, depuis 1910, de Maurice Barrès, auquel il voue un véritable culte, Mauriac ne sera connu du grand public qu'une dizaine d'années plus tard.

À Talence, le 2 juin 1913, il épouse Jeanne Lafon (Oran, 2 octobre 1893 - Paris 8e, 21 avril 1983), rencontrée chez leur amie commune Jeanne Alleman, auteur qui publie sous le pseudonyme masculin de Jean Balde, et elle lui donne un premier fils, Claude, en 1914, année de la publication de *La Robe prétexte*. Ses autres enfants, Claire, Luce, et Jean naîtront respectivement en 1917, 1919 et 1924.

Sa carrière littéraire est interrompue par la Première Guerre mondiale, durant laquelle il s'engage un temps, bien que réformé et de santé précaire, dans un hôpital de la Croix-Rouge à Salonique. Après la victoire de 1918, il reprend ses activités et publie, en 1921, **Préséances**, qui le brouille pour longtemps avec la bonne société bordelaise, puis, en 1922, **Le Baiser au lépreux**.

Succès littéraire

Dans une vie d'abord marquée par les mondanités littéraires (jeune, il fréquente les salons, notamment celui de Natalie Clifford Barney et surtout celui de la comtesse Anna de Noailles), puis par des engagements politiques guidés notamment par un idéal chrétien socialisant (il suit un temps le Sillon de Marc Sangnier et s'oppose à l'Action française), Mauriac est avant tout occupé par la composition d'une œuvre romanesque où il se révèle un analyste des passions de l'âme et un pourfendeur de la bourgeoisie provinciale (**Genitrix**, **Le Désert de l'amour**, **Thérèse Desqueyroux**, **Le Nœud de vipères**, **Le Mystère Frontenac**). La plupart de ses romans évoquent le conflit entre la foi et la chair, et développent plusieurs images récurrentes comme le « désert » spirituel que ses personnages doivent traverser.

La qualité de ses romans et de sa poésie lui vaut d'être triomphalement **élu à l'Académie française le 1er juin 1933** au premier tour contre Edmond Sée par 28 voix et 3 bulletins blancs sur 31 votants.

Un écrivain engagé

Tout en poursuivant son œuvre littéraire, il prend part à de nouveaux combats politiques, notamment au moment de la guerre d'Espagne, d'abord en faveur des Nationalistes avant de se ranger, dès le bombardement de Guernica connu, avec les chrétiens de gauche qui s'expriment dans les revues *Esprit* ou *Sept*, **aux côtés des Républicains espagnols** (cf. ses articles dans *Le Figaro* et *Temps présent*). Cet engagement provoquera une première rupture avec sa famille politique. Robert Brasillach lui dédicacera son ouvrage sur la guerre d'Espagne : « à F.M. égaré ».

Sous l'Occupation, après quelques hésitations devant la Révolution nationale lancée par le maréchal Pétain, il publie en 1941 *La Pharisienne*, qui peut se lire en creux comme une critique du régime de Vichy et qui lui vaut d'être désigné comme « agent de désagrégation » de la conscience française par les thuriféraires de l'Ordre nouveau. **Au sein de l'Académie française, il fait partie avec Georges Duhamel (qui devient secrétaire perpétuel provisoire en 1942), Louis Gillet et Paul Valéry du petit groupe tenant tête à la fraction pétainiste de l'institution.** Il adhère au Front national des écrivains et participe à l'**œuvre de Résistance** à travers la presse clandestine (*Les Lettres françaises* notamment). Il fait paraître en 1943, aux Éditions de Minuit, sous le pseudonyme de « Forez », *Le Cahier noir*, qui est diffusé sous le manteau.

Au moment de l'épuration, il intervient en faveur de l'écrivain Henri Béraud, accusé de collaboration. Il signe la pétition des écrivains en faveur de la grâce de Robert Brasillach, qui est condamné à mort et qui sera malgré cela exécuté. Cet engagement lui vaut le surnom de « Saint-François-des-Assises ». Il rompt peu après avec le Comité national des écrivains en raison de l'orientation communiste du comité et participe à la revue des *Cahiers de La Table ronde*, où de jeunes écrivains de droite, qu'on appellera plus tard les *Hussards*, feront leurs débuts. Entre 1946 et 1953, éditorialiste au *Figaro*, F. Mauriac s'illustre par la virulence de son anticommunisme dans le contexte de la Guerre froide.

À la Libération, il fait l'objet de violentes attaques dans la revue d'extrême droite *Écrits de Paris* de la part de Jean Maze (sous le pseudonyme « Orion ») qui a cité François Mauriac dans son *Nouveau Dictionnaire des Girouettes* (*Écrits de Paris* no 68, juin 1950, page 100). Il est dans les années 1950 un critique du pouvoir démocrate-chrétien, qui selon lui ne provoque que « ruines », « décomposition » et « décombres », notamment dans sa politique coloniale.

Ferhat Abbas déclare, dans ses révélations sur la guerre d'Algérie, s'être réjoui de la visite dans le pays d'hommes politiques ou d'intellectuels, tels que Mauriac, qui ont défendu la vérité selon laquelle avant l'indépendance « il y avait en Algérie 10 millions de musulmans qui n'étaient pas français ».

Obtention du prix Nobel

En 1952, l'année où paraît son roman *Galigai*, François Mauriac reçoit le prix Nobel de littérature pour « la profonde imprégnation spirituelle et l'intensité artistique avec laquelle ses romans ont pénétré le drame de la vie humaine ». Polémiste vigoureux, d'abord absent du débat sur la guerre d'Indochine (Vercors lui reprochera son silence), **il prend ensuite position en faveur de l'indépendance du Maroc et de la Tunisie, puis de l'Algérie**, et condamne l'usage de la torture par l'armée française (*L'Imitation des bourreaux de Jésus-Christ*). Il préside aussi le Comité de soutien aux chrétiens d'URSS.

Il s'exprime notamment dans son **Bloc-notes**, qui paraît d'abord dans la revue de La Table ronde, ensuite dans Le Figaro, puis dès 1955 dans **L'Express**, que viennent de créer Françoise Giroud et Jean-Jacques Servan-Schreiber, avant de reparaître à partir de 1961 et jusqu'à la fin dans Le Figaro.

Il soutient un temps Pierre Mendès France sous la IV^e République, mais le putsch des généraux à Alger précipite son ralliement sans faille au général de Gaulle sous la Ve République. Au cours des années 1960, il donne une suite à ses *Mémoires intérieurs* (1959), avec les *Nouveaux mémoires intérieurs* (1965), et publie ses *Mémoires politiques* (1967), ainsi qu'une hagiographie du Général, *De Gaulle* (1964), auquel il demeurera fidèle jusqu'au bout.

Son dernier roman, **Un adolescent d'autrefois** reçoit un accueil enthousiaste de la critique en 1969. Une suite, *Maltaverne*, demeure inachevée et sera publiée de manière posthume en 1972.

François Mauriac meurt à l'hôpital de l'Institut Pasteur à Paris le **1er septembre 1970** et est enterré au cimetière de Vémars (Val-d'Oise).

Ses œuvres complètes ont été publiées en douze volumes entre 1950 et 1956. Une édition complète de ses œuvres romanesques et théâtrales a été éditée dans la collection de la Bibliothèque de la Pléiade, en quatre volumes, parus entre 1978 et 1985 ; elle est suivie en 1990 d'une édition de ses œuvres autobiographiques.

Claude Mauriac et Jean Mauriac, ses fils, et Anne Wiazemsky, sa petite-fille, sont aussi écrivains. Luce Mauriac, sa fille, a publié un roman en 2008.

Ziem, son petit-fils, est un dessinateur de presse connu

Le domaine de Malagar, à Saint-Maixant, qui fut le lieu de la fin de l'adolescence et que l'écrivain reçut en 1927 à la suite d'un partage familial, est aujourd'hui propriété du Conseil régional d'Aquitaine. Cette maison d'écrivain, transformée en centre culturel, est désormais ouverte à la visite.

Vie intime

S'appuyant sur des sources écrites, l'ouvrage biographique de Jean-Luc Barré s'attache au fait que François Mauriac a éprouvé à partir de 1924 une brûlante passion pour le jeune écrivain suisse Bernard Barbey, passion sans doute non réciproque eu égard à l'hétérosexualité de ce dernier^{27,28,29}. L'information selon laquelle Mauriac éprouvait des attirances homosexuelles avait été communiquée par Daniel Guérin dans une interview publiée dans le livre de Gilles Barbedette et Michel Carassou, *Paris gay 1925* publié aux Presses de la Renaissance. Cette information est vérifiable dans la correspondance qu'il a reçue de Mauriac, conservée à La contemporaine, en opposition avec la volonté de l'écrivain de la récupérer et de la détruire.